

Censurés, brûlés, caviardés, mais toujours gênants

Reines, épouses, écrivains couchent sur le papier leurs grands et petits secrets, souvent au détriment de leur réputation. Alors on tente d'alléger leurs textes de leurs pages les plus sulfureuses... **PAR JOËLLE CHEVÉ**



Les Lettres de M^{me} de Sévigné

Pauline de Grignan, marquise de Simiane, a hérité de la double correspondance de sa grand-mère et de sa mère. La marquise de Sévigné (1626-1696) adorait sa petite-fille, une «petite friponne» dans laquelle elle se reconnaissait, vive, rieuse et d'un esprit que n'avaient pas gâté les années de couvent. Mais, durement frappée par la vie, Pauline s'est réfugiée en Provence dans une dévotion austère. Pas question de publier les histoires galantes racontées par sa grand-mère ni ses moqueries envers les Provençaux, et moins encore – ceci est rarement évoqué – les réflexions philosophiques de sa mère, adepte d'un cartésianisme sentant encore le soufre. Les lettres de M^{me} de Grignan seront donc les premières victimes de ses «scrupules de dévotion». Elles ont totalement disparu!

Quant à celles de M^{me} de Sévigné, Pauline charge un ami, Denis Marius

Perrin, d'établir une édition respectable. Un tiers des textes est censuré, des passages sont réécrits par Perrin et les autographes sont détruits. Une première version paraît en 1734, suivie d'une autre en 1754. Cependant, Pauline avait confié, un temps, les lettres de sa grand-mère au fils du célèbre cousin et correspondant de celle-ci, Bussy-Rabutin. Le petit-cousin a recopié les lettres et, miracle, en 1877, ces copies sont retrouvées chez un antiquaire de Dijon par un professeur de droit, Charles Capmas, dont l'édition fait référence depuis. À friponne, fripon et demi! M^{me} de Sévigné aurait bien ri de cette ultime «rabutinate»!

Les amours de Marie-Antoinette et d'Axel de Fersen passés au scanner

Pendant plus de deux siècles, le mystère des amours de Marie-Antoinette et du comte suédois Axel de Fersen a résisté à toutes les violations. Fersen a conservé les lettres de la reine et des copies des siennes. En 1877, son petit-neveu, le baron de Klinckowström,





H. LEVANDOWSKI/IRMA-GRAND PALAIS

CCO WIKIMEDIA COMMONS

Les lettres de Sainte-Beuve et de M^{me} Hugo

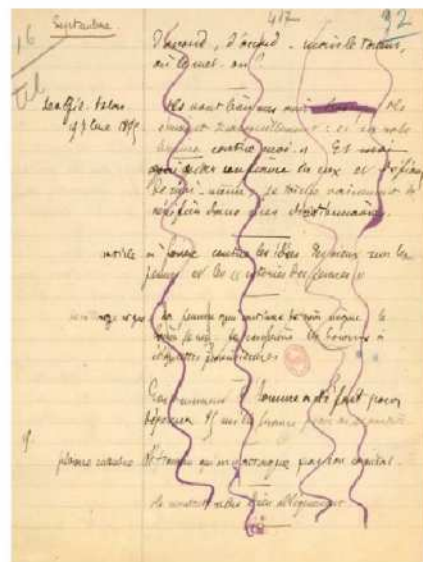
En 1869, Paul Chéron, conservateur à la Bibliothèque nationale, reçoit en dépôt 700 lettres écrites par Adèle Hugo (1803-1868), l'épouse de Victor (1802-1885), à Charles Auguste Sainte-Beuve (1804-1869), qui souhaitait – vengeance mesquine d'amant évincé ? – les léguer à la postérité. Le 29 novembre 1885, à la demande des descendants d'Adèle, 334 de ces lettres, écrites entre 1831 et 1842, sont brûlées. Les lettres manquantes ont été subtilisées par le fils de Chéron pour les vendre. Sa mère les récupère et les jette au feu. L'honneur d'Adèle est sauf ! En 1830, M^{me} Hugo, épuisée par la sexualité débordante de son mari – il lui est encore fidèle à cette époque ! – et par quatre grossesses rapprochées, n'est pas en quête de plaisirs charnels. Quant à Sainte-Beuve, affligé, selon la rumeur, d'une malformation peu propice aux ébats amoureux, il serait plutôt en quête d'une muse idéale. Quoi qu'il en soit, idylle il y eut, dont Victor eut la preuve en 1876, en découvrant à Hauteville House des lettres sans ambiguïté. L'incroyable correspondance du mari et de l'amant dit tout de l'orgueil de l'un, incapable d'imaginer qu'Adèle puisse le tromper avec cet homme laid et timide, et de l'humiliation de l'autre, qui a tout avoué avant même d'être coupable et qui, banni, proteste encore de sa loyauté. Et tous deux de se jurer encore et toujours une éternelle amitié jusqu'à la haine finale. La voix d'Adèle manque furieusement dans ce duel à la plume, où la gloire et la jalousie le disputent à la poésie et la testostérone.

en publie une partie seulement, car la plupart sont chiffrées ou écrites à l'encre sympathique et de nombreux passages ont été caviardés. Comble de malchance, Fersen a quitté Paris après l'arrestation de la famille royale à Varennes, et il a confié son journal au baron de Frantz. Craignant d'être compromis, ce dernier le brûle, au grand regret du comte, qui avait noté, au jour le jour, les prémices de la Révolution. En 1982, les Archives nationales achètent à ses descendants 27 lettres de Fersen et 21 de Marie-Antoinette, écrites entre le 28 juin 1791 et le 10 août 1792. La complexe méthode de chiffrement qu'ils utilisaient est percée et révèle leur union très étroite sur le plan politique. Mais que dissimulent les caviardages à l'épaisse encre noire de la main de Fersen, ou de celle de son petit-neveu ? La réponse tombe quarante ans plus tard grâce à des techniques d'imagerie par rayons X. « L'univers n'est rien sans vous » ; « Adieu, je vous aime à la folie »... Les mots sont là, intemporels et terriblement suggestifs, mais de quel type d'amour sont-ils le nom ? Le scanner reste coi !

Le Journal de Jules Renard

Jules Renard (1864-1910) commence à rédiger son *Journal* en 1887, l'année même où celui des Goncourt indigné le Tout-Paris par ses indiscretions. Vingt ans plus tard, Jules cherche un titre pour le sien, mais sa mort, en 1910, ne lui en laisse pas le temps. A-t-il laissé des consignes à son épouse, Marinette, pour qu'elle expurge de son texte les moqueries dont il gratifie ses contemporains ? Peut-être, car il était lucide et parfois honteux de la férocité avec laquelle, par le truchement de ce journal intime, il réglait ses comptes avec sa famille et exhalait ses frustrations.

Cependant, Marinette décide de le publier, mais en l'amputant des passages les plus virulents concernant leurs amis, notamment Rostand, que Renard aime, admire, envie et dont il hait le génie ! Elle découvre aussi dans ces pages que son mari la trompe, mais la considère comme la « meilleure femme dont il pouvait rêver ». Alors elle coupe – plus



BNF

d'un tiers du manuscrit – puis charge un écrivain ami, Henri Bachelin, d'établir l'édition définitive, qui paraît de 1925 à 1927. Et, pour finir, elle brûle les manuscrits. Reste un chef-d'œuvre d'humour et de causticité, bourré de paradoxes, de doutes et d'interrogations de son auteur sur la littérature, sa mère, les femmes et la poursuite désenchantée de la gloire. 